

EXTRAIT DU / EXTRACT FROM CARNET DE BÉROSE N° 7

**Pour citer cet article / To cite this article**

Keck, Frédéric, 2015. « Mentalité primitive et préparation de l'imprévisible. L'engagement jaurésien de Lévy-Bruhl pendant la guerre », in Christine Laurière (dir.), 1913. *La recomposition de la science de l'Homme*, Les Carnets de Bérose n° 7, Paris, Bérose - Encyclopédie internationale des histoires de l'anthropologie / BEROSE - International Encyclopaedia of the Histories of Anthropology, pp. 156-166.

URL : <http://www.berose.fr/article1827.html>

Carnet de Bérose n°7. URL : <http://www.berose.fr/article675.html>

Copyright 2015

Bérose - Encyclopédie internationale des histoires de l'anthropologie / BEROSE - International  
Encyclopaedia of the Histories of Anthropology

ISBN 978-2-11-151957-2

ISSN 2266-1964

## MENTALITÉ PRIMITIVE ET PRÉPARATION DE L'IMPRÉVISIBLE

### L'engagement jaurésien de Lévy-Bruhl pendant la guerre <sup>1</sup>

Frédéric Keck

EN 1922, dans l'avant-propos de *La mentalité primitive*, Lucien Lévy-Bruhl écrit : « Quand *Les fonctions mentales dans les sociétés inférieures* parurent, il y a douze ans, ce livre aurait déjà dû s'appeler *La mentalité primitive*. Mais parce que les expressions "mentalité" et même "primitive" n'étaient pas encore entrées, comme aujourd'hui, dans le langage courant, j'ai renoncé alors à ce titre. Je le reprends pour le présent ouvrage. C'est assez dire qu'il fait suite au précédent <sup>2</sup>. » Une telle ouverture a pu faire croire que Lévy-Bruhl n'a traité, au cours de sa carrière d'ethnologue, commencée en 1910 à l'âge de 53 ans, que d'une seule chose : « la mentalité primitive », entité collective vague et douteuse expliquant les données ethnographiques rapportées des sociétés d'Afrique, d'Amérique et d'Océanie. Mais un tel propos peut également être interprété comme une tentative de créer fictivement une continuité là où il y a eu une discontinuité historique. Au cours de sa carrière d'historien de la philosophie, Lévy-Bruhl a publié un ouvrage tous les quatre ou cinq ans, et il en fera de même avec la série des six livres qui porteront sur « la mentalité primitive » jusqu'en 1938, chez Hachette puis chez Alcan. Or entre 1910 et 1922, Lévy-Bruhl n'a publié qu'une petite brochure à la Librairie de L'Humanité sur Jean Jaurès. Dans la carrière lisse et sans heurts qui fut celle de Lévy-Bruhl, cette brochure marque une rupture, non seulement éditoriale mais aussi et surtout politique. Lorsqu'il publie *Quelques pages sur Jean Jaurès* en 1916 <sup>3</sup>, Lévy-Bruhl soutient l'activité d'Albert Thomas au ministère de l'Armement. Cet engagement politique marque une véritable inflexion dans la pensée anthropologique de Lévy-Bruhl, en lui faisant découvrir la fonction irréductible de l'imprévisible dans l'action humaine.

On sépare généralement l'œuvre de Lévy-Bruhl en deux parties : celle de l'historien de la philosophie, qui interroge le rôle de la croyance dans le romantisme allemand et dans le positivisme français, et celle de l'anthropologue de cabinet, qui étudie la fonction des émotions dans « la mentalité primitive <sup>4</sup> ». Entre ces deux moments, l'ouvrage de transition est *La morale et la science des mœurs* en 1903, qui apporte à la sociologie de Durkheim le soutien de la philosophie sur la question disputée de la morale <sup>5</sup>. Mais une telle lecture reste focalisée sur les débats universitaires de l'époque, entre

philosophie, sociologie et psychologie, au détriment de la question politique qui les oriente en profondeur. Le livre de Lévy-Bruhl sur Jaurès permet au contraire d'analyser la signification politique de toute sa réflexion depuis sa thèse en 1884 sur « l'idée de responsabilité », mais aussi de saisir l'inflexion que cette pensée politique va prendre avec la Grande Guerre. En quoi le livre sur Jaurès, écrit sous l'émotion de l'attentat et dans l'élan d'un engagement, éclaire-t-il le travail anthropologique de Lévy-Bruhl sur la participation ?

L'alliance entre Lévy-Bruhl et Jaurès remonte à l'affaire Dreyfus : Lévy-Bruhl, apparenté au capitaine, témoigne à son premier procès à Paris en 1894, informe Lucien Herr de son innocence, et assiste au second procès à Rennes en 1899 en compagnie de Jaurès<sup>6</sup>. On peut donc reprendre l'analyse de Christophe Charle rapprochant Lévy-Bruhl et Lanson : « Leurs sympathies au moment de l'apogée du jaurésisme n'a plus de lien avec leur qualité de normalien. Le socialisme chez eux est un élément tardif de leur culture politique, non un acquis de leur période de formation<sup>7</sup>. »

Son rôle dans l'élite socialiste explique en partie le choix de Lévy-Bruhl comme président de la Société des amis de Jaurès à partir de 1916. Lévy-Bruhl fait partie des fondateurs et des contributeurs de *L'Humanité*, où il écrit à ses débuts sous le pseudonyme de Deuzelles<sup>8</sup>. Cet engagement jaurésien est critiqué de deux côtés : par Hubert Bourgin, socialiste passé à l'extrême-droite, qui lui reproche de faire du jaurésisme un jeu d'influences plutôt qu'une inspiration charismatique<sup>9</sup>, et par Charles Andler, germaniste et traducteur de Marx, qui lui reproche de passer sous silence les erreurs scientifiques de Jaurès<sup>10</sup>.

Lévy-Bruhl écrit en effet ses « quelques pages sur Jean Jaurès » en historien de la philosophie. Cherchant l'idée centrale autour de laquelle tournent la pensée et l'action de Jaurès, il la saisit dans le chapitre 3 intitulé « Les idées philosophiques et religieuses de Jaurès ».

Jaurès a vécu – et il est mort – pour un idéal de justice sociale et d'humanité affranchie. Il n'acceptait pas comme un fait immuable, comme une nécessité naturelle, que la condition de la plupart des hommes restât ce qu'elle est présentement. Il croyait qu'elle devait être dès aujourd'hui améliorée, et, avec le temps, transformée. C'est cet idéal qu'il a devant les yeux quand il parle de la « joie sublime d'amener tous les hommes à la plénitude de l'humanité ». En quoi consiste, selon lui, cette vie pleinement humaine ? Échapper à la misère et à tous les maux qu'elle engendre, au souci quotidien de savoir si l'on pourra demain se nourrir, se vêtir, se chauffer, dormir sous un toit, soi et les siens : ce n'est encore là que la base physique de cette vie. L'essentiel en est la partie spirituelle : le commerce intime avec ce que les siècles passés ont produit de plus beau ; la participation à l'effort de la pensée de l'homme pour comprendre le

monde par la science et la philosophie ; la communion avec le principe mystérieux des choses par la contemplation de la nature ; enfin le sentiment de la solidarité humaine dégagée des haines de race, de classe, de nationalité, de religion. Pourquoi cette vie supérieure est-elle réservée à quelques-uns seulement, tandis que la masse des déshérités en est exclue ? [...] L'idéal où tend Jaurès consisterait à *faire une élite de l'humanité tout entière*<sup>11</sup>.

« Faire une élite de l'humanité toute entière. » Une telle formule contradictoire prend sens par opposition à deux autres programmes politiques : celui du catholicisme conservateur, qui ne propose qu'une idée abstraite de l'humanité universelle, et celui du socialisme révolutionnaire, qui soutient la dictature du prolétariat contre la bourgeoisie possédante. Face à ces deux postures radicalement inverses, Jaurès défend, selon Lévy-Bruhl, une position gradualiste : la bourgeoisie a développé une culture qui vaut universellement, mais celle-ci peut être transmise au prolétariat par l'éducation. Le concept-clé est ici celui de participation. Repris à la théologie, où il désigne, dans une lignée platonicienne, l'insertion de l'intelligible dans le sensible, il conduit à voir les faits sociaux à travers l'idéal qu'ils expriment d'une façon que l'on peut qualifier de providentielle. Il s'oppose ainsi au concept marxiste de détermination, qui conduit, selon Lévy-Bruhl reprenant la formule de Comte, à confondre le supérieur et l'inférieur. Ce ne sont pas les forces sociales qui expliquent la domination d'une culture, mais les idéaux produits en commun qui orientent le développement historique. Ainsi Lévy-Bruhl explique-t-il que Jaurès a refusé le primat marxiste de la lutte des classes en élaborant une « métaphysique évolutionniste [...] nettement optimiste<sup>12</sup> ». Une telle métaphysique permet en effet de penser « l'évolution révolutionnaire » au terme de laquelle la révolution sociale sera atteinte par « une évolution où les transitions seront ménagées et les droits légitimes respectés »<sup>13</sup>.

Si le livre de Lévy-Bruhl sur Jaurès indique ainsi la philosophie politique qui leur est commune, reste qu'il parle peu de la question coloniale. Or celle-ci est centrale dans la construction de l'idéal républicain et de l'anthropologie des « sociétés primitives », et elle oriente singulièrement la conception socialiste de la « participation à l'humanité<sup>14</sup> ». Lévy-Bruhl et Jaurès oscillent entre un évolutionnisme, qui considère la France comme la nation la plus avancée capable d'apporter ses Lumières aux autres sociétés, et un relativisme, selon lequel chaque société est en droit de développer ses propres normes. Leur réformisme colonial ne va nullement jusqu'à donner aux colonies leur indépendance, mais propose de les insérer avec justice dans l'Empire français de façon à ce qu'elles bénéficient de son éducation. C'est la raison pour laquelle Lévy-Bruhl parle de « fonctions mentales » et de « mentalité » : si l'esprit humain est partout le même, il se développe différemment selon les milieux, en sorte qu'on peut changer de mentalité ou entrer dans une autre mentalité. Reste que ces fonctions mentales sont

étudiées dans les « sociétés inférieures » et que Lévy-Bruhl parle bien de « mentalité primitive » : une nation qui a davantage développé l'esprit de vérité et de justice peut l'apporter aux autres nations.

Les travaux de Lévy-Bruhl sur la mentalité primitive ont en effet une double visée, scientifique et politique. Il s'agit d'abord de voir comment se forme ce sentiment moral de responsabilité qui échappe à l'observation naturaliste dans les sociétés les plus simples, où une masse de données ethnographiques ont été collectées. Lévy-Bruhl espère ainsi contribuer au développement des sciences humaines lorsqu'elles observent chez les primitifs, les fous ou les enfants cette « logique de l'affectivité » qui est difficile à observer chez « l'homme adulte normal et civilisé<sup>15</sup> ». Mais au-delà de la curiosité pour les marges, son travail doit contribuer à la « mise en valeur » des colonies, comme Lévy-Bruhl le dit nettement dans la brochure de présentation de l'Institut d'ethnologie, qu'il crée en 1925 avec Marcel Mauss et Paul Rivet<sup>16</sup>. Il s'agit de comprendre les sujets colonisés pour les amener graduellement à la mentalité civilisée en évitant les politiques brutales imposant des mesures qu'ils ne peuvent comprendre<sup>17</sup>. En ce sens, les ouvrages de Lévy-Bruhl sur la mentalité primitive s'adressent très explicitement aux administrateurs coloniaux, refusant un jargon scientifique trop compliqué pour présenter les données ethnographiques de façon claire et lisible.

On comprend alors pourquoi la thèse énoncée par Lévy-Bruhl dans *Les fonctions mentales dans les sociétés inférieures* en 1910 a pu si aisément être déplacée hors de son contexte de production pour désigner un socialisme réformiste favorable au système colonial. Rappelons cette thèse : la mentalité primitive ignore le principe de contradiction qui régit la logique classique depuis Aristote, car elle est régie par un principe de participation qui conduit à affirmer à la fois A et non-A, comme lorsque des Bororo disent qu'ils sont des Araras<sup>18</sup>. Une telle thèse, inacceptable pour l'anthropologie d'aujourd'hui, s'éclaire cependant dans le cadre de la pensée politique commune à Lévy-Bruhl et Jaurès : les membres des « sociétés primitives » pensent de façon émotive lorsqu'ils perçoivent l'idéal social qui se manifeste dans les entités naturelles composant leur environnement. C'est en ce sens que Durkheim peut dire dans *Les formes élémentaires de la vie religieuse* en 1912 que les « primitifs » se représentent la société à travers le symbole d'un animal ou d'une plante qu'ils consomment au cours d'un sacrifice totémique : ils « participent » à la force de l'animal-totem d'une façon que seule la sociologie peut rendre claire. Durkheim le dit nettement : les primitifs témoignent d'une certaine « gaucherie » dans le maniement des symboles collectifs qui, dans les sociétés modernes dotées d'un droit et d'une science, deviennent clairs<sup>19</sup>.

Or l'engagement jaurésien de Lévy-Bruhl va modifier en profondeur ce socialisme réformiste favorable au système colonial. Lorsqu'il rédige ses « quelques pages sur Jean Jaurès », Lévy-Bruhl vient de lire *L'Armée nouvelle*, publié de façon posthume, où Jaurès définit les conditions dans lesquelles la France peut s'engager dans le conflit avec l'Allemagne sans trahir la classe ouvrière<sup>20</sup>. Il résume ainsi l'esprit de ce livre : « Depuis quelques années, Jaurès voyait que la paix armée acheminait l'Europe à une guerre qui serait, quand elle éclaterait, la plus effroyable tuerie de l'histoire. Il vivait dans l'inquiétude. Il cherchait à éviter la catastrophe<sup>21</sup>. » Lévy-Bruhl cite un discours de Jaurès : « Oui, il y a des luttes, des antagonismes profonds de classe. Mais quels que soient ces luttes politiques, ces divisions économiques, ces antagonismes sociaux, ils ne peuvent pas porter atteinte à l'idée même de patrie. Si notre pays était menacé, nous serions les premiers à la frontière pour défendre la France dont le sang coule dans nos veines et dont le fier génie est ce qu'il y a de meilleur en nous<sup>22</sup>. »

Tout se passe alors comme si la mort de Jaurès forçait Lévy-Bruhl à s'engager lui-même politiquement et à découvrir de nouveaux aspects de l'expérience humaine. Poursuivant l'action de Jaurès, Lévy-Bruhl fait l'expérience pratique d'une « mentalité primitive » qu'il avait jusque-là théorisée depuis la Sorbonne. Avec Maurice Halbwachs et François Simiand, élèves de Durkheim formés à l'économie et aux statistiques, Lévy-Bruhl travaille pour le ministère de l'Armement d'Albert Thomas. Entré dans le gouvernement d'union sacrée d'Aristide Briand, celui-ci met en pratique un certain nombre d'idées réformistes partagées par le milieu normalien : la participation des ouvriers à l'effort de guerre doit permettre d'élaborer les conditions de la justice au niveau national, puis international, puisque Thomas poursuit cette activité après la guerre au Bureau international du travail à Genève, où il travaille sans relâche jusqu'à son décès en 1932. Christophe Prochasson écrit ainsi : « La Première Guerre mondiale fut la divine surprise du réseau normalien. Le socialisme normalien y trouva son terrain d'application<sup>23</sup>. »

Le travail de Lévy-Bruhl auprès d'Albert Thomas a une double dimension. Il s'agit d'abord de connaître les besoins et les capacités de l'industrie française pour soutenir l'effort d'armement. Dans « L'effort industriel de la France<sup>24</sup> », paru en 1916, Lévy-Bruhl affirme que la Grande Guerre a fait passer du « peuple en armes » de la Révolution française à « l'organisation de la nation toute entière ». « La mobilisation industrielle aurait dû être préparée comme celle des armées et des flottes. Le gouvernement allemand, qui avait prémédité la guerre de longue date, avait prévu les mesures sur ce point comme sur les autres. » « Une transformation si profonde, à la fois matérielle et morale, exige nécessairement du temps. Il faut que les esprits s'habituent à la pensée constante de la guerre ; il faut

que les sentiments s'y adaptent, il faut enfin que l'industrie s'organise et s'outille pour des productions nouvelles. » On trouve dans le fonds Lévy-Bruhl de nombreux laissez-passer qui lui permettaient d'aller visiter les usines de guerre mais aussi les lignes de front. Il effectua ainsi une série de trois missions en mai-juin 1915, octobre 1916 et décembre 1917 au cours desquelles il servit de traducteur au leader ouvrier anglais Ben Tillet pour aller soutenir le moral des troupes françaises. Il décrit les émotions des ouvriers écoutant Ben Tillet dans des carnets que l'on pourrait presque qualifier d'ethnographiques<sup>25</sup>. Ce travail se prolonge par une série de notes envoyées au ministère des Affaires étrangères sur le mouvement ouvrier en Allemagne à la fin de la guerre, sans doute d'après la presse allemande, où Lévy-Bruhl évalue les risques d'explosion sociale avant et après sa défaite.

L'autre aspect du travail de Lévy-Bruhl est une œuvre de propagande à l'étranger. Une note montre que Lévy-Bruhl a renoncé à diriger le *Bulletin des armées* pour quatre raisons : « 1) Incompétence 2) Manque de confiance en moi 3) Peu d'aptitude pour l'exhortation 4) Manque de contact avec le public ». Il reprend donc une autre publication, le *Bulletin de l'Alliance française*, en lui donnant une nouvelle vocation : informer les pays étrangers des objectifs de la France dans le conflit. Lévy-Bruhl établit la liste des consulats qui doivent diffuser les deux numéros de seize pages par mois, en fonction de la population francophone de chaque pays. Il fait passer le nombre de bulletins distribués de 70 000 en janvier 1915 à 200 000 en avril 1916. Il poursuit cette action après la guerre en effectuant lui-même une série de voyages. En 1919-1920, après des conférences sur la « mentalité primitive » à Harvard, il va en Chine, au Japon, aux Philippines, en Indonésie et en Indochine. En 1922, après un congrès des américanistes au Brésil, il va au Paraguay, en Bolivie, au Pérou et au Chili. Dans chacun de ces pays, il est reçu par le bureau de l'Alliance française et donne des conférences sur « la France après la guerre », « les conditions morales et sociales d'une paix durable », « la vie et les idées de Jaurès ». Il ira encore en Amérique centrale en 1928 et au Moyen-Orient en 1932. Des lettres montrent qu'il avait le projet de se rendre en Afrique occidentale française en 1922 et en Afrique équatoriale française en 1930 mais qu'il dut à chaque fois renoncer – fait étonnant quand on constate que la plus grande partie de ses données ethnographiques viennent d'Afrique noire.

L'Alliance française, dont Lévy-Bruhl devient vice-président pendant la guerre, était un lieu connu de Jaurès. Fondée en 1883 pour « propager la langue française dans les colonies, les pays de protectorat et à l'étranger<sup>26</sup> », elle avait accueilli en 1884 à Albi un célèbre discours de Jaurès à la tonalité nettement pro-coloniale : « Quelques notions très simples de langue et d'histoire française, de commerce, de christianisme un peu vague, voilà tout ce qu'on peut faire entrer dans ces esprits, et il

n'y a pas là de quoi se brouiller, ces peuples sont des enfants. Quant aux Français des colonies, malgré leur attachement à la France, ils ne peuvent pas avoir les mêmes préoccupations que nous, leur vie n'est pas la nôtre, elle est plus primitive, plus extérieure, moins travaillée par des problèmes spéculatifs. L'Alliance a bien raison de songer avant tout à la diffusion de notre langue : nos colonies ne seront françaises d'intelligence et de cœur que quand elles comprendront un peu le français. Pour la France, la langue est l'instrument nécessaire de la colonisation <sup>27</sup>. »

Pourtant, alors que ses ouvrages ethnologiques semblent reprendre ces préjugés coloniaux, l'inflexion que Lévy-Bruhl donne à l'Alliance française après la guerre s'en éloigne. Ses notes et ses conférences affirment que le monde est entré dans une phase imprévisible où toutes les nations sont responsables du destin commun. Lévy-Bruhl ne cesse de poser la question qui avait déjà taraudé Jaurès à propos de la guerre de 1870 <sup>28</sup> : qui est responsable de la guerre ? Et comment faire pour que la guerre ne soit pas seulement l'aventure de quelques hommes mais un facteur de progrès social ? Il faut considérer que la guerre ne finit jamais vraiment, que les négociations sur les responsabilités de la guerre sont interminables, et que la situation dans laquelle elles plongent les peuples rend une nouvelle guerre probable. Dans une note personnelle intitulée « Réflexions sur les leçons de la guerre », Lévy-Bruhl écrit : « Imprévisibilité : 1) la durée de la guerre 2) La Marne 3) L'Orient 4) Les acquis du passé : grenades, casques, etc. 5) C'est une part du vraisemblable que l'invraisemblable arrive. Application : s'attendre à l'imprévu, et tout préparer pour le canaliser et le diriger. »

De même que Jaurès soutint la résistance du Maroc à la colonisation française <sup>29</sup>, de même Lévy-Bruhl en vient alors à défendre le droit des peuples à l'autonomie dans une série d'articles publiés pendant et après la guerre. Dans « Les causes économiques et politiques de la conflagration européenne », paru dans la revue internationale *Scientia* en janvier 1915, Lévy-Bruhl montre qu'aucun pays ne peut être tenu pour seul responsable de la guerre qui s'explique par un jeu spéculaire d'attribution d'intentions mauvaises <sup>30</sup>. Dans « Les aspects nouveaux de la guerre », paru également dans *Scientia* en août 1917, il analyse les conséquences de la révolution russe et de l'entrée des États-Unis dans la guerre <sup>31</sup>. Dans « L'ébranlement du monde jaune », paru en 1920 dans la *Revue de Paris*, il parle du mouvement du 4 mai 1919 au cours duquel les étudiants chinois se sont révoltés en se réclamant des idéaux européens. « Pour la première fois, l'Extrême-Orient se sent attiré vers l'Occident, ou du moins, désireux de ne plus l'ignorer, écrit-il. Pour la première fois, une pénétration mutuelle des deux mentalités, des deux civilisations va devenir possible. » Il annonce même la fin prochaine du système colonial : « Dans l'état actuel du monde, la domination politique d'un peuple sur un autre, même de



culture moins avancée, n'a plus qu'un caractère précaire<sup>32</sup>. » Enfin, dans « L'idéal républicain », paru dans la *Revue de Paris* en 1924, il reconnaît qu'aucun pays ne possède une version plus claire qu'un autre de la justice, mais que chaque pays la développe en fonction de ses mœurs. « Il semble que l'appel à la justice émeuve de la même façon tous les cœurs humains, et éveille les mêmes sentiments, qu'il s'agisse des anciens ou des modernes, ou même de la race blanche ou jaune ou noire. Pourtant, le contenu de ce mot magique n'a-t-il pas varié depuis les Prophètes d'Israël jusqu'aux tribuns de la Révolution ? Il est trop clair que l'idéal de justice n'est pas fixe et immobile, et qu'il n'a jamais pu être formulé une fois pour toutes. [...] Les exigences de l'esprit de justice se modifient, se transforment en même temps que les milieux sociaux, encore que cet esprit demeure essentiellement le même. C'est une limite qui n'est jamais atteinte. On en approche plus ou moins, et cette approximation dépend des mœurs autant, sinon plus, que des lois<sup>33</sup>. »

Ces prises de position de Lévy-Bruhl, qui tranchent singulièrement avec le réformisme colonial d'avant-guerre, éclairent la transformation qui s'opère dans les analyses de *La mentalité primitive*. La « mentalité primitive » n'est plus celle des sociétés qu'il faut éclairer de la culture française : c'est la situation de toute société en tant qu'elle doit agir sur l'imprévisible. C'est la raison pour laquelle Lévy-Bruhl donne une place centrale aux techniques de divination (ordalies, oracles, auspices, présages, interprétation des rêves...) qui permettent aux sociétés primitives de rendre prévisible l'imprévisible. La « mentalité primitive » n'est plus seulement une façon de penser par des émotions suscitées par les êtres invisibles : c'est une modalité d'action dans des situations incertaines. Alors que le dernier chapitre des *Fonctions mentales dans les sociétés inférieures* portait sur l'évolution graduelle de la « mentalité primitive » à la « mentalité civilisée », le dernier chapitre de *La mentalité primitive* analyse la façon dont les sociétés colonisées perçoivent l'arrivée des Européens, qui est pour eux du domaine de l'imprévisible.

« S'attendre à l'imprévu, et tout préparer pour le canaliser et le diriger » : tel serait, formulé en une brève note, l'enseignement de la guerre pour Lévy-Bruhl. Si l'on songe à l'influence de sa conception de la participation dans les réflexions anthropologiques sur l'action en contexte incertain, chez Mary Douglas ou Pierre Bourdieu notamment, on voit que les sciences humaines en sortent profondément transformées.

## NOTES

1. Ce texte reprend une partie de l'article publié sous le titre « Lévy-Bruhl, Jaurès et la guerre » dans les *Cahiers Jaurès*, 204, 2012, p. 37-53. ❧
2. L. Lévy-Bruhl, *La mentalité primitive*, Paris, Flammarion, 2010, p. 57. Je reprends ici des éléments de mon introduction à la réédition de cet ouvrage, en les complétant de ma consultation du fonds Lévy-Bruhl à l'IMEC. Je publie ici, avec l'autorisation de Françoise Léon, certains éléments du dossier A3.2.2 « Documentation se rapportant à d'autres activités - Activités politiques et militantisme ». ❧
3. Il s'agit de la reprise de la nécrologie de Jaurès publié en 1915 par Lévy-Bruhl dans le *Bulletin de l'Association des Anciens Elèves de l'École Normale Supérieure*, 1912-1917, p. 78-103. Ce texte est repris intégralement, avec des lettres de Jaurès à Charles Salomon, en 1924 chez Rieder. Pour rédiger cet ouvrage, Lévy-Bruhl s'est appuyé sur une lettre de son ancien élève Enjalran, ami de Jaurès à Albi, publiée en 1959 par Michel Launay dans les *Archives internationales de sociologie de la coopération* sous le titre *Jaurès et le problème religieux*. ❧
4. Voir notamment P. Soulez, « La correspondance Bergson/Lévy-Bruhl », *Revue philosophique*, 1989, p. 482 : « Quel rapport entre *L'Allemagne depuis Leibniz* et l'étude des Papous ? Celui qui trouvera le rapport aura la clef de cette œuvre qui demeure en grande partie énigmatique. » ❧
5. Cf. D. Merllié, « La sociologie de la morale est-elle soluble dans la philosophie ? La réception de *La morale et la science des mœurs* », *Revue française de sociologie*, n° 45-3, 2004, p. 415-440, et F. Keck, « Le débat autour de *La morale et la science des mœurs* de Lucien Lévy-Bruhl (1903) », in F. Worms (dir.), *Le moment 1900 en philosophie*, Lille, Presses universitaires du Septentrion, 2004, p. 373-388. ❧
6. Cf. M. Rebérioux, « Jean Jaurès : pour l'amour de l'humanité », *Mil neuf cent*, « Comment sont-ils devenus dreyfusards ou anti-dreyfusards ? », 11, 1993, p. 56-62 ; V. Duclert, *L'affaire Dreyfus*, Paris, La Découverte, 1994, p. 15 ; V. Duclert (dir.), *Savoir et engagement. Écrits normaliens sur l'affaire Dreyfus*, Paris, Éditions Rue d'Ulm, 2006. Lévy-Bruhl note dans son livre sur Jaurès : « Non content d'avoir écrit les *Preuves*, ce chef-d'œuvre d'analyse exacte et de logique éloquent, il n'hésita pas à conseiller à son parti une attitude qui devait lui coûter des sièges mais qui lui assurait, avec l'honneur d'avoir combattu pour la vérité et pour la justice, une large compensation dans l'avenir » (p. 34). Dans une lettre du 18 août 1899 à son épouse, il écrit : « Je vois aussi tous les jours Jaurès et ses amis. » ❧
7. C. Charle, « Les normaliens et le socialisme (1867-1914) », in M. Rebérioux & G. Candar (dir.), *Jaurès et les intellectuels*, Paris, L'Atelier, 1994, p. 138. On peut donc opposer le socialisme de Lévy-Bruhl à celui que Christophe Charle décrit comme « un phénomène de jeunesse, qui s'explique par la générosité propre à cet âge de la vie, par l'influence de quelques personnalités, par une conjoncture exceptionnelle qui pousse les universitaires à s'engager » (p. 134). ❧
8. Cf. P. Albert, « Les sociétés de *L'Humanité*, de 1904 à 1920 » in C. Delporte, C. Pennetier, J.-F. Sirinelli & S. Wolikow (dir.), « *L'Humanité* » de Jaurès à nos jours, Paris, Nouveau-Monde Éditions, 2004 ❧
9. H. Bourgin, *De Jaurès à Léon Blum : l'École Normale et la Politique*, Paris, Arthème Fayard, 1938, p. 228-230. ❧
10. Cf. G. Candar, « Une lettre d'Andler sur les œuvres de Jaurès », *Cahiers Jaurès*, 171, 2004, p. 49-55. ❧
11. L. Lévy-Bruhl, *Quelques pages sur Jean Jaurès*, Paris, Librairie de l'Humanité, 1924, p. 40-41. ❧

12. *Ibid.*, p. 53. ❏
13. *Ibid.*, p. 71. La formule est reprise par Jaurès à Marx lui-même. Cf. M. Rebérioux, « Jaurès et le marxisme », in *Parcours engagés dans la France contemporaine*, Paris, Belin, 1999, p. 355-391. ❏
14. Cf. E. Sibeud, « La gauche et l'empire colonial avant 1945 », in G. Candar & J.-J. Becker, *Histoire des gauches en France II*, Paris, La Découverte, 2005, p. 341-356, et G. Candar, « La gauche coloniale en France. Socialistes et radicaux (1885-1905) », dossier « Pensée coloniale 1900 », *Mil Neuf Cent*, 27, 2009, p. 37-56. ❏
15. Cf. L. Lévy-Bruhl, « Communication sur *La mentalité primitive* à la Société française de philosophie, *Bulletin de la Société française de philosophie* », XXIII, n° 2, 1923, p.17-48. L'expression est de Théodule Ribot, fondateur de la psychologie positive et de la *Revue philosophique*. ❏
16. Cf. L. Lévy-Bruhl, « L'Institut d'Ethnologie de l'Université de Paris », *Revue d'ethnographie et des traditions populaires*, VI, n° 23-24, 1925, p. 233-236, et C. Laurière, *Paul Rivet : le savant et le politique*, Paris, Muséum national d'histoire naturelle, 2008. ❏
17. Cf. A. Conklin, *A Mission to Civilize, The Republican Idea of Empire in France and West Africa, 1895-1930*, Stanford, Stanford University Press, 1997. ❏
18. Cf. L. Lévy-Bruhl, *Les fonctions mentales dans les sociétés inférieures*, Paris, Alcan, 1910 et F. Keck, *Lucien Lévy-Bruhl, entre philosophie et anthropologie. Contradiction et participation*, Paris, CNRS Éditions, 2008. ❏
19. Cf. Émile Durkheim, *Les formes élémentaires de la vie religieuse*, Paris, PUF, 1998, p. 342. ❏
20. Cf. J. Jaurès, *L'Armée nouvelle : l'organisation socialiste de la France*, Paris, L'Humanité, 1915. ❏
21. L. Lévy-Bruhl, *Quelques pages sur Jean Jaurès, op. cit.*, p. 81. ❏
22. *Ibid.*, p. 75-76. ❏
23. C. Prochasson, « Entre science et action sociale : le "réseau Albert Thomas" et le socialisme normalien 1900-1914 », in Christian Topalov (dir.), *Laboratoires du nouveau siècle. La nébuleuse réformatrice et ses réseaux en France 1880-1914*, Paris, Éditions de l'EHESS, 1999, p. 153. Cf. aussi C. Prochasson, *Les intellectuels, le socialisme et la guerre 1900-1938*, Paris, Le Seuil, 1993, et R. Ducoulombier (dir.), *Les socialistes et la Grande Guerre. Réseaux, parcours, expériences*, Paris, L'Harmattan & Fondation Jean Jaurès, 2010. ❏
24. L. Lévy-Bruhl, « L'effort industriel » in *L'effort de la France*, Paris-Nancy, Librairie militaire Berger-Levrault, 1916, p. 58-70. ❏
25. Benjamin Tillet (1860-1943) était un leader syndical anglais, parvenu au premier plan lors de la grève des docks à Londres en 1889. Il fut membre de la Fabian Society et député du Parti travailliste à partir de 1917. En 1917, il publia un pamphlet sur les responsabilités de la guerre, et engagea le mouvement ouvrier aux côtés du gouvernement britannique. Cf. J. Schmeer, *Ben Tillet: Portrait of a Labour Leader*, Londres, Croom Helm, 1982. ❏
26. F. Chaubet, *La politique culturelle française et la diplomatie de la langue. L'Alliance française (1883-1940)*, Paris, L'Harmattan, 2006. ❏
27. J. Jaurès, *Œuvres 1. Les années de jeunesse*, Paris, Fayard, 2009, p. 443. Une partie de ce texte avait été éditée par M. Rebérioux dans *Contre la guerre et la politique coloniale*, Paris, Éditions sociales, 1959. ❏

28. Cf. J. Jaurès, *La guerre franco-allemande 1870-1871*, Paris, Flammarion, 1971. Il s'agit de la réédition d'un volume de l'*Histoire socialiste*. ❧
29. Le livre sur Jaurès mentionne « son opposition à la politique de conquête du Maroc » (p. 34). Cf. G. Haupt et M. Rebérioux (dir.), *La Deuxième Internationale et l'Orient*, Éditions Cujas, 1967. ❧
30. L. Lévy-Bruhl, « Les causes économiques et politiques de la conflagration européenne », *Scientia*, vol. XXXIX, 1915, p. 41-55. La revue *Scientia* fut créée par le psychologue Eugenio Rignano (1870-1930) dans l'Italie alors neutre : elle publiait de nombreux articles de savants européens en français à Bologne, Londres, Paris et Leipzig. Cette intervention mesurée de Lévy-Bruhl dans une revue neutre contraste fortement avec les discours de guerre très partisans de Durkheim (« L'Allemagne au-dessus de tout », *La mentalité allemande et la guerre*, Paris, Armand Colin, 1915) et Bergson (« La force qui s'use et celle qui ne s'use pas », *Bulletin des Armées de la République*, 4 novembre 1914 ; *La Signification de la guerre*, Paris, Bloud et Gay, 1915). On sait que Bergson s'engagera dans la Société des Nations après ses missions auprès du président Wilson (P. Soulez, *Bergson politique*, Paris, PUF, 1989) alors que Durkheim meurt après avoir perdu son fils au front. ❧
31. L. Lévy-Bruhl, « Les aspects nouveaux de la guerre », *Scientia*, XXIII, n° LXIV-8, août 1917, p. 133-141, ❧
32. L. Lévy-Bruhl, « L'ébranlement du monde jaune », *Revue de Paris*, XXVII, n° 5, 1920, p. 873 et 894. Créée en 1829 par Louis-Désiré Véron pour faire concurrence à la *Revue des deux mondes*, la *Revue de Paris* accueillait pendant la guerre des auteurs comme Romain Rolland. ❧
33. L. Lévy-Bruhl, « L'idéal républicain », *Revue de Paris*, XXXI-1, 1924, p. 815. ❧

# 1913 La recomposition de la science de l'Homme



Sous la direction de **Christine Laurière**

7

Les Carnets de Bérose

## SOMMAIRE

POURQUOI 1913 ? Avant-propos <i>Daniel Fabre</i>	6
1913, LA RECOMPOSITION DE LA SCIENCE DE L'HOMME. Introduction <i>Christine Laurière</i>	13

### Première partie

#### L'EFFERVESCENCE INSTITUTIONNELLE DES ANNÉES 1910

ENTRE SCIENCES DE L'HOMME ET SCIENCES DE LA NATURE. Reconfigurations intellectuelles de la préhistoire à la veille de la Première Guerre mondiale <i>Nathalie Richard</i>	40
LA CRÉATION DE L'INSTITUT DE PALÉONTOLOGIE HUMAINE EN 1910. Une étape de la recomposition de la science de l'Homme <i>Arnaud Hurel</i>	52
QUAND L'ETHNOGRAPHIE DÉFIE L'ANTHROPOLOGIE. Le tournant manqué du Musée d'Ethnographie du Trocadéro <i>Fabrice Grognet</i>	64
L'INSTITUT FRANÇAIS D'ANTHROPOLOGIE (1910-1958), UN LONG FLEUVE TRANQUILLE ? Vie et mort d'une société savante au service de l'ethnologie <i>Christine Laurière</i>	89

### Deuxième partie

#### DU CÔTÉ DE L'ANTHROPOLOGIE PHYSIQUE

UNE SCIENCE COLONIALE INUTILE ? Pratiques anthropométriques et colonisation au début du xx <sup>e</sup> siècle <i>Emmanuelle Sibeud</i>	112
RÉFLEXIONS SUR LA DÉCADENCE DE LA SOCIÉTÉ D'ANTHROPOLOGIE DE PARIS <i>Jean-Claude Wartelle</i>	132

Troisième partie  
**DU CÔTÉ DES DURKHEIMIENS**

HENRI HUBERT ET LES PERSPECTIVES SOCIOLOGIQUES MISES EN ŒUVRE AU MUSÉE DES ANTIQUITÉS NATIONALES <i>Christine Lorre</i>	144
MENTALITÉ PRIMITIVE ET PRÉPARATION DE L'IMPRÉVISIBLE. L'engagement jaurésien de Lévy-Bruhl pendant la guerre <i>Frédéric Keck</i>	156
SOCIOLOGIE ET LINGUISTIQUE. Penser la relation entre langue et société <i>Jean-François Bert</i>	167

Quatrième partie  
**PENSER LES RELIGIONS PRIMITIVES**

LE TOTÉMISME HIER. Obsessions naïves d'un débat anthropologique <i>Frederico Delgado Rosa</i>	178
SCIENCE DE L'HOMME OU « SCIENCE DE DIEU » ? Révélation primitive et formes élémentaires du religieux <i>André Mary</i>	196
ÉMILE DURKHEIM, SIGMUND FREUD, RUDOLF OTTO. Dialogues sur l'altérité <i>Marcello Massenzio</i>	223
Bibliographie générale	235
Les auteurs	258



UNE COLLECTION DU LAHIC ET DU DÉPARTEMENT DU PILOTAGE DE LA RECHERCHE  
ET DE LA POLITIQUE SCIENTIFIQUE  
*Direction générale des patrimoines, Ministère de la Culture*

DIRIGÉE PAR DANIEL FABRE ET CLAUDIE VOISENAT



COMITÉ DE LECTURE

Arnaud Dhermy  
Giordana Charuty  
Nelia Dias  
David Hopkin

Jean Jamin  
Fanch Postic  
Nathalie Richard  
Françoise Zonabend

SECRÉTARIAT DE RÉDACTION

Annick Arnaud

*Les manuscrits doivent être adressés au Lahic*  
11, rue du Séminaire de Conflans 94220 Charenton-Le-Pont  
Tél : 01 40 15 76 20 – Fax : 01 40 15 76 75  
e-mail : [claudie.voisenat@cnrs.fr](mailto:claudie.voisenat@cnrs.fr)